

FRANCESCO MASCI

*L'Ordre règne à Berlin*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2013

L'image de couverture est un détail d'une œuvre de l'artiste allemand Michael Wesely, *Potsdamer Platz 1997-1999*. L'œuvre est composée d'un ensemble d'images prises par cinq appareils différents placés sur le site de la Potsdamer Platz en pleine reconstruction, l'obturateur ouvert pendant deux ans. L'auteur et l'éditeur remercient Michael Wesely de les avoir autorisés à reproduire ce fragment de son œuvre.

© Éditions Allia, Paris, 2013.

*Maybe I was born to die in Berlin*

RAMONES



## ORDRE

LE soir du 14 janvier 1919 à la veille de son assassinat par les Corps Francs, Rosa Luxembourg publie dans la *Rote Fahne* son dernier article, "L'ordre règne à Berlin". Elle y tire les conséquences amères de la faillite de la révolution spartakiste écrasée par la social-démocratie au pouvoir et suivie par la restauration bourgeoise. Elle se trompe. Ce ne sera que bien plus tard que le titre de son article, désormais privé de son contenu politique, se trouvera en adéquation avec la réalité. Il faudra attendre quatre-vingts ans, une catastrophe économique, la prise du pouvoir par les national-socialistes, une guerre mondiale, la destruction de la ville, l'invasion communiste et son partage en deux entités, et encore que tout cela soit devenu de l'histoire, pour qu'on puisse dire, sans crainte de se voir contredits par les faits, que l'ordre règne finalement à Berlin. C'est un ordre nouveau, hautement improbable, difficilement identifiable avec des catégories politiques classiques, un ordre qui tient sur un emploi minimal de la force mais qui n'en est pas moins contraignant et implacable que l'ordre dénoncé par Rosa Luxembourg. Au moment

où, à l'issue de circonstances historiques exceptionnelles, Berlin est devenu la capitale mondiale d'un folklore culturel alimenté par un tourisme de la révolte et de la création, l'ordre et l'obéissance ont fini par se confondre avec la liberté et le chaos. La modernité peut finalement réaliser de manière non politique ses promesses d'émancipation de l'individu à l'intérieur d'une société pacifiée sous la nouvelle jurisprudence de la culture.

La récente histoire berlinoise récapitule le basculement de la modernité dans un monde post-politique organisé par les images. Jadis au cœur de la longue guerre civile européenne, ville divisée militairement et idéologiquement, où un vaste terrain vague du politique était délimité par un Mur au-delà duquel ce même politique se manifestait dans le paroxysme de sa violence comme Léviathan, Berlin est aujourd'hui l'avant-poste d'une capitulation généralisée à la fiction de l'individu autonome comme "forme abstraite toute prête" (Hegel), forme qui peut dès lors s'habiller de tous les contenus. Berlin est la première ville occidentale à avoir subi un rapt de son identité imaginaire. C'est ici que le travail de transformation du réel en fiction accompli par la culture-*entertainment* a fini par consommer

et résoudre les contradictions et les oppositions latentes qui conféraient une densité politique au territoire, en ravalant ce même territoire à un réceptacle vide d'une production imaginaire, universelle *et* subjective mais moralement polarisée.

Berlin n'est pas un symbole, mais le lieu très réel où vient s'achever le processus conflictuel entre les faits et les *ficta* qui s'est déroulé tout au long de la modernité, et qui peut se résumer à l'éviction du politique par le monstre tricéphale constitué par la morale, l'esthétique et l'économie. La mobilisation totale par les images qui a mis en branle notre modernité, et qui a été recoupée mais parfois aussi contre-carrée par la mobilisation totale militaire, connaît ici son apogée et son terminus.

La nécessité du destin a quelque chose d'ironique, elle fait s'achever l'histoire de la séparation de l'homme d'avec sa propre présence au monde exactement là où le réel, marqué par les coups et les blessures laissés par la violence de l'Histoire, semblait pouvoir opposer une résistance efficace à sa subordination aux événements produits par la culture. C'est pourtant à Berlin, avec l'assimilation de la société à la culture absolue, que se conclut la lutte pour l'éviction du politique

comme possibilité légitime d'organisation de la vie commune des hommes, en deçà des contraintes imposées par la morale et l'économie. Avec la conclusion de cette lutte, la modernité elle-même qui, de la lutte contre le politique représente le déploiement dans l'histoire, se prépare à prendre fin.

La Révolution française avait porté le premier coup décisif à la possibilité d'une pratique politique en réorganisant les relations des citoyens avec le pouvoir, et les relations qu'ils entretiennent entre eux par rapport au pouvoir, à partir d'une "illusion de la politique" (F. Furet) qui commande à une société moralement parfaite de prendre le dessus sur l'État. Cette politique imaginaire est fondée sur la surenchère idéologique et autolégitimante de la traque à un ennemi abstrait qui, dans le délitement de l'autorité de l'État, constitue l'unique ciment entre des hommes soumis à un processus d'absolutisation de la morale. Mais cette tentative inaugurale d'organisation de la société comme une confrérie de saints est confrontée aux déboires de cette même société censément vertueuse. Malgré l'exigence violemment imposée d'une transparence totale de l'action des hommes à leur morale, la société s'est révélée aussi immorale et décevante que

l'État. La culture absolue naît sur les décombres de la Révolution française par un acte d'apostasie de la société. Elle représente une tentative radicale de parachever l'eschatologie laïque de la Révolution mais sur un plan entièrement fictif. C'est dans le royaume prophétique des événements que les hommes retrouvent en tant que subjectivités fictives la dignité et l'autonomie que la société leur avait promises contre la tyrannie de l'État. Cette promesse exorbitante de rédemption qui, au grand dam des contempteurs du Spectacle et de l'Industrie culturelle, se nourrit aussi de la négation et de sa propre autocritique, avait été annoncée pour la première fois par les romantiques allemands. Elle n'a servi, pendant presque deux siècles, que de support externe aux relations de domination qui traversent et façonnent à même leur corps l'existence des individus. La grande apostasie culturelle a voulu tour à tour oublier, effacer et puis transformer le réel mais n'a su qu'offrir au sujet le loisir d'une liberté imaginaire et moralement déterminée. Aujourd'hui, pour la première fois, à l'échelle d'une ville entière, la promesse faite par la culture absolue de régler ses comptes avec le réel a été assouvie. La contingence des événements remplace alors la nécessité politique du

“lieu”, l’ordre du *nomos*. À Berlin ce n’est plus seulement l’individu, mais une ville entière qui s’est égarée dans un domaine surinvesti par le narratif, laissant l’Histoire succomber à la quiétude infinie de la culture. Après avoir hanté les villes d’Occident, en se contentant de jouir de sa liberté fictive dans les interstices d’un réel duquel il avait, de toute manière, disparu comme unité significative, l’individu semble avoir trouvé sa cité idéale. Seulement, la ville où il a élu sa demeure n’existe plus. Berlin est désormais une ville sans territoire, où, par territoire, il faut comprendre le tissu politique créé par l’enchevêtrement serré des relations de pouvoir entre les citoyens et les institutions, relations qui en même temps conditionnent et sont conditionnées par le patrimoine d’images que la ville produit dans un travail d’autoreprésentation ininterrompu. Cet ensemble de relations objectives a été soumis à une logique de déréalisation de plus en plus poussée jusqu’à leur complet effacement. Ne sont restées que des images sans contexte, abstraites, interchangeables, morceaux épars d’une existence subjective mais jamais singulière. La ville ne recèle plus l’expérience de ce qui n’est pas possible. La souffrance n’y est plus qu’un symptôme social parmi

d'autres. Non-lieu géographiquement identifiable, Berlin est la concrétisation de l'Utopie, point focal de l'épuisement non politique de la modernité, s'il est vrai que la tension vers la cité idéale a représenté une des forces propulsives de la modernité. Qu'entre-temps ce soit la culture absolue qui, à la place du politique, ait mené à bien cette entreprise ne donne pas à la ville un aspect beaucoup plus réjouissant que celui offert par les descriptions effroyablement ennuyeuses des cités chez More ou Campanella. Dans un milieu urbain entièrement consacré aux loisirs, les subjectivités fictives s'affairent à des rituels et des pratiques qui ont la liberté pour seule raison d'être. L'ordre qui tient ensemble ces subjectivités est pourtant aussi solide que celui que prônent les traités humanistes. Que le triomphe de cet ordre glacé imposé par la culture, où l'existence des hommes est déterminée par leur inscription dans un circuit iconologique qui s'est rendu maître absolu du politique (jusqu'à le nier), soit célébré à Berlin est un événement en soi chargé d'une puissance propre. Berlin n'est pas seulement la ville où le politique s'est manifesté par deux fois sous ses traits les plus aberrants, mais c'est aussi la ville où les événements,